

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44

(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef:

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France.....	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

EMPRUNT RATÉ

Pour finir Décembre gaiement,
Prête-moi donc...

— Demandes illusoire,

J'en suis, ainsi, que le gouvernement,

aux douzièmes provisoires.

FANTASIO.

Saloperies Financières

Mais nom d'un rat, on pouvait donc pas finir c'te charippe d'année tranquillement; faut que des bardanes viennent se banbanner sur note picou en guise d'étreennes. Des bardanes qu'on sait pas s'lement d'où qu'elles sont. C'est pas guieu possible, elles sont trop plates pour être pas des gouttes. Parait qu'y en avait de ces particuyères suceuses chez les rois de Childe.

Où qu'est mon chelu que je les arregarde de près? c'esse des bêtes financières, ça tient de la bardanne et du cafard.

Mais vous les avez ben vitrées, les gônes, en vous bambannant le pif en l'air. Juste a votre porte y en a. Moi, je sortais de ma suspente, — j'allais, c'est triste à bajaffler — porter au clou la Jeannette de Madelon — quoi que j'apince? un placard de griffardin, en imprimaison toute jaunasse. Je n'allonge mon cotivet, je reluque avec un z'œil et j'y lis comme ça que le Crédit yonnais y filait un mauvais coton, que sa medée était pas d'aplomb, qu'il bousillait son ovrage, et que ma foi, on allait z'y retirer les pièces qu'y a encore sus le méquier.

S'agit de pièces de vingt francs que font des tas de millions et de milliasses. Je sis pas un modère, ou un recule en chiffraison, mais me semble que ça n'en doit faire un plein bachot ce pécutiaux; n'y a de quoi acheter au moins tout le côteau de Forvières, avé la maison Brunet, la maison des Merdaillons, la maison de Ville, tout Lyon, quoi!

J'ai eu beau me sarabouler la comprenette, tout de suite, j'ai pas saisi, mon p'pa m'a ben dit que je serais toujours bugnasse et qu'j'entendrais jamais ren de ren aux affaires de haut vol.

Comment, ce Crédit yonnais aurait de dûs, à cause de je sais pas quelle histoire en Italie.

Des gensses qui liront ce papelard vont rebriquer: « Y a pas à barguiner, pisse qu'on imprime, faut que ça soye vrai. » Mais moi qui suis un gône de Saint-Georges, un franc yonnais, et qui n'ai d'amiquié pour tout ce qui touche à mon patelin, je dis que faut tâcher moyen d'expliquer ce bocon d'emmiellement.

Je flaire là-dessous quèques saloperies, nous sont pas assez dans de gaillots de misères, faut qu'on nous

fiche la favette et qu'on fasse flageoller nos guibolles d'émution.

Mais on la fait pas à des gônes de Lyon. Je vitre ça que ça signifie. Y a des maniganceries pas honnêtes dans tout ça. Gare, les juifs, si je porte mon chelu dans votre caverne. Il faut absolument, pour vous faire plaisir, que notre Crédit attrappe la crevaison: ce qui sera du coup la crevaison de la République; elle vous gêne, c'te poutrône. Dites-voir, mes belins, que ça que je débobine c'est pas la vérité.

En conter à Jean Guignol, c'esse pas chose si facile que de piper des bardoires en carême. Y vitre clair, c'lui-là, v'savez! il est citoyen de Lyon, né natif du Rhône, y a 35 ans qui loge dans le même quarquier; il a pas tété des berthes yonnaises pour des prunes, il a eu ses sigrollements, emmielllements, petafinements, tarabustements à Lyon, il le connaît comme sa profonde. Et y connaît surtout les grands gognands que chatouillent ses escalins.

Eh! les afficheurs, faites-voir vos doigts. Y sont joliments crochus, dites-voir?

Mais au fond, j'ai beau écarquiller mes chasses, je vois pas encore ben clair. Je vitre s'lement en gendarme. Et je tiens ma trique, gare les melachons.

Si je cogne, je tue. C'est comme ça dans ma famille, mes grands, — ceusses de 93 — y z'étiens doux comme des mirons, quand y n'étiens pas enragés comme des teignes...

Mais j'oublie, bougre de bugne que je suis, que c'est aujourd'hui le premier jour de l'année. Mes chenuses colombes, que lisez mes z'histoires en gorguillonais, je suis à vos genoux, dans l'ébarliaudement de la joye, et dépose à vos grolons si petits tous les sentiments attendrissoires de mon cœur et de ma rate.

Aux lecteurs, frangins, je souhaite ça qui voudront — c'est plutôt fait — et je leur y dépose ma carte de visite, après avoir eu soin de faire une corne à celles que sont pour les maris.



NOS ARTISTES

M^{lle} JACOB.

Depuis qu'elle apparut à l'horizon lyonnais, cette étoile brille toujours d'un éclat aussi pur.

M^{lle} Jacob n'eut qu'à se montrer, un soir, sur notre première scène, pour nous conquérir. Ce fut en 1883, on jouait *Faust*. Sa voix douce, unie, jusqu'à la scène de l'église, semblait manquer non de charme, mais de puissance: à partir de ce passage, elle détruisit l'impression première. Le public comprit bientôt quelle artiste il avait devant lui et ce fut en l'acclamant qu'il l'accueillit.

M^{lle} Jacob est une chanteuse doublée d'une comédienne, servie par sa beauté, mais ignée dans les rôles poétiques des sincères visions, comme Marguerite ou Ophélie, par l'ampleur sculpturale de ses formes parfaites, elle doit à son intelligence, à sa distinction, à sa grâce naturelle d'être en tout point l'héroïne rêvée des maîtres illustrés. Cette éducation ne s'acquiert point toujours sur les planches, M^{lle} Jacob est femme du monde — et surtout parisienne.

Parisienne jusqu'au bout des doigts. Elle grandit dans l'un des quartiers les plus vivants de la grande cité. Elevée dans l'aisance, elle apprit la musique et chanta longtemps les romances que les Paul Henrion soupirent pour les pensionnaires. La guerre éclata. Paris fut investi, on souffrit mille morts. La fauvette chantait en cage, mais hélas! pour endormir la douleur des blessés.

Quand, avec le printemps on s'éveilla, les chaumières qui étaient détruites ne se relevèrent pas; la vérité apparut dans toute sa hideur: des fortunes avaient été englouties, des espoirs s'étaient envolés, la famille de M^{lle} Jacob était ruinée, mais elle était vaillante, la jeune fille. Travailler pour vivre, ce n'est pas déchoir, c'est quelquefois monter. Elle chantait par plaisir, elle chanterait par nécessité. Le pensionnat de Villers-le-Bel eut ainsi l'honneur d'avoir M^{lle} Jacob pour professeur de piano.

Un jour de fête, on convia à venir chanter le *Gloria* à deux voix M^{lle} Vidal, actuellement à l'Opéra, un professeur du Conservatoire, M. Bursing, l'accompagnait.

Mais qui de ces demoiselles ferait la seconde portée? La maîtresse de piano. M. Bursing, ravi de cette fraîcheur de voix, engagea la chanteuse à travailler pour entrer au Conservatoire. Après un an d'études, elle fut admise à l'unanimité.

Son nom fut publié pour la première fois en 1880. La jeune élève remportait au concours de fin d'année, un 2^{me} prix de chant et un 2^{me} prix d'opéra-comique. En 1881, elle sortait de l'institut du faubourg Poissonnière avec trois premiers prix; chant, solfège et opéra-comique.

Suivant l'usage, elle entra à la salle Favart; son premier début fut le *Pré aux Clercs*; la critique lui fit un très chaud accueil. M. Carvalho l'engagea pour deux ans.

Que dire de sa carrière dramatique? Ce fut à l'étranger comme à Paris une moisson de bravos. Maintenant elle est des nôtres, pour deux ans encore, dit-on.

Elle ne reprend qu'avec hésitation le rôle de *Lakmé*, Comment serait-elle accueillie après l'exotique Van-Zandt, dont elle ne se rapprochait ni par la voix, ni par la corpulence, ni par le jeu? Ces craintes puériles s'évanouirent avant que le rideau fut tombé sur le rite final. Les vrais talents sont nécessairement différentiels et surtout originaux. M^{lle} Jacob plut après Van-Zandt et autant précisément parce qu'elle créa son rôle de toutes pièces et lui imprima son cachet personnel.

Son caractère est enjoué; on n'a pas impunément Paris pour berceau; simple et gaie, il me souvient de l'avoir vue un jour, au Guignol du Port du Temple, riant de ses camarades les qui lui ressemblent, toutes vulgaires quelles soient, par un côté; elles ne disent jamais de mal de personne.

Dans deux ans, notre étoile cherchera un horizon plus éclatant; elle retournera à Paris, peut-être. Paris compose sa tribu artistique avec celles que nous aimons le mieux: il a Isaac, il aura Jacob.

Octave LEBESGUE.

PINCÉ



Les journaux cléricaux ont publié le résultat des souscriptions recueillies pour les cercles congréganistes. Le *Nouvelliste*, le *Soleil*, l'*Eclair*, etc. qui ont fait des versements ont soin de se nommer. Hélas l'*Express* carotte, l'*Express* a réuni le tout en bloc: «Souscriptions recueillies par la presse.»

Ça lui coûte d'avouer qu'il n'a pas donné un centime. Le fait est, ô *Express* que vous manquez d'ardeur.

LES MÉMOIRES D'ANDRIEUX

Il faut nous répéter. C'est une coutume commune aux assassins et aux policiers d'écrire leurs mémoires Vidocq et Troppmann, M. Claude et Abaddie, Gille et Macé. C'est le tour de M. Andrieux. On va publier de lui les *Mémoires d'un ancien préfet de police*, à sept ou huit sous la ligne.

Mais, soit dit sans reproche, M. Andrieux mange son blé en herbe. Etant à la préfecture, il avait glané et mis de côté une poire pour la soif. Le vieux carton vert enfoui dans un coin de sa bibliothèque, c'était le pain de la vieillesse. Il contient, ce vieux carton vert, un tas de détails assez écœurants : de quoi faire une fortune, en ce temps de cancanages.

Comme le mouchard Desjardins, copiant en double les fiches de la préfecture, M. Andrieux a eu soin de subtiliser certains dossiers. Il exprime l'espoir que son successeur l'excusera de ne pas les avoir laissés entre ses mains.

Il nous est agréable de penser que M. Andrieux, député de la gauche, ayant des confessions à faire, choisit le gilet de M. Francis Magnard — à cause des louis qui sont dans les poches.

Le successeur d'Albert Gigot connaît, en homme qui la pratique, la philosophie de Basile; de la calomnie il reste toujours quelque chose. Il espère que cette publication jouera le rôle d'un lessivage — dont on paierait au lessivé, et très cher, le savon. Sa renommée y gagnera moins que sa bourse. Mais M. Andrieux est de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Il va s'expliquer sur l'arrestation de Mlle Bernage, l'ingénue de M. Ballande; sur les aventures de la rue Duphot. Et quand il n'y aura plus de mystères, il dira son fait au naïf bourgeois qui a cru à toutes ces sottises.

Reste à savoir si une affirmation de M. Andrieux est capable de corriger l'histoire.

Mais le public ne sera pas fâché d'entrer dans le vif des détails et de tenir de la bouche d'un des héros le récit des scandaleuses affaires qui indignèrent Paris pendant plus de deux ans. Si M. Andrieux raconte sans gazer, *Sarah-Barnum* aura un pendant.

Mais ce dont M. Andrieux tient à se défendre, c'est d'avoir fait exécuter ses décrets. On va peut-être savoir pourquoi il a mis des gants gris-perle: «J'espère, dit-il, que le lecteur s'intéressera aux récits des circonstances qui m'ont amené, malgré mes répugnances, à exécuter les décrets dans un intérêt politique sur lequel je m'expliquerai avec franchise. «L'athée du concile de Naples écrit donc — selon l'expression du *Figaro*, — un plaidoyer *pro domo sua*».

La conversion est complète. M. Andrieux met sur les i des points qui créeraient même les yeux des électeurs de l'Arbresle. Son opposition continuelle est une tactique. Andrieux combat Ferry: jésuite contre jésuite. Il est pour le gouvernement qui le fera quelque chose: avec la République quand elle le nomma ambassadeur; il sera avec la monarchie si elle le fait cardinal. Il veut briller. C'est une coquette de fille. Le premier ou rien. Il se prostituerait à n'importe qui pour être en vue. Ses mémoires étaient à vendre depuis longtemps, au plus offrant. C'est fait. Il reste l'écrivain — assez piètre et l'orateur assez plat.

Qui veut de l'Andrieux?

Ce n'est pas qu'elle soit jolie, mais comme les coquettes sur le retour, elle a des souvenirs, elle conte agréablement, prend des poses, sait se faire une tête. Elle tutoie tout le monde, se laisse caresser le menton, n'est pas bégueule, fut très passionnée. Elle fait la chambre comme on fait le bouddoir. Très remuante, jalouse, médisante, ne peut supporter la rivalité. On la sait mauvaise langue, mais on dit: elle est drôle. Son esprit a des griffe; ses caresses ont du venin.

En vieillissant elles sont toutes comme ça.

Les Mémoires d'Andrieux: Entoncée Marie Colombier

MADELON.

Acte d'Autorité

M. Lévy, ex-inspecteur des voitures publiques, nous communique une pétition qu'il adresse aux Conseillers municipaux.

Il se plaint d'avoir été, sans motifs, brutalement révoqué: nous espérons que nos conseillers auront le tact d'apprécier cette protestation à sa juste valeur et l'énergie d'y donner la suite qu'elle comporte.

G. L.

THEODORA

Voici comment s'exprime dans sa *Théodora*, feuilleton théâtral du lundi à la *Bataille*, notre collaborateur.

On l'attendait impatiemment, ce drame byzantin. Le monde, que le poète allait évoquer pour nous, n'avait jamais été mis à la scène et, pourtant, nul ne s'y prête mieux. Fut-il, à aucune époque, un style plus théâtral que ce style Byzantin? Des ors, des pierreries, des étoffes éclatantes, des statues peintes; tout ce clinquant, tout ce faux luxe: marque indélébile de la décadence.

Tandis que les barbares aux fortes vertus, portant haut la tête, pouvant répandre avec courage un sang que le vice n'a pas encore appauvri profitent de la conquête et fondent la France: usé par les excès, arrivé au summum de la civilisation, efféminé, lascif et cruel, lâche et débauché, jouisseur et corrompu, dans sa fange sanglante, l'empire romain s'éroule.

Au sixième siècle de notre ère, alors que les fils de Clovis régnaient sur la Gaule morcelée, Byzance, aujourd'hui Constantinople, était livrée à Justinien I^{er}, d'Hyrie, prince avare, poltron et mystique. Théologien et législateur subtil, il passait sa vie à discuter sur les Écritures et à ergoter sur les lois. Ses *Institutes* servirent d'assises à notre Code civil qui fut ainsi, à douze siècles de distance, l'œuvre de deux despotes: de Justinien son père et de Napoléon son parent. Cet empereur avait épousé une prostituée, qui mimait à l'Hippodrome, les amours de Leda avec le cygne, dans le costume de l'emploi. Il est de règle qu'une courtisane assez femme de tête pour faire une fin honorable, devienne une épouse austère, sans pitié pour les faiblesses de ses pareilles, impitoyable aux adultères, éprise des choses du ciel. Théodora fut une impératrice sans cœur, sans enthousiasme n'ayant que des nerfs et des haines. Ce fut elle qui régna; elle donna audience, régla les affaires de l'Etat, décida de la paix ou de la guerre; fut, enfin, le génie, bon ou mauvais, du Bas-Empire. Elle mourut détestée, pieusement, d'un cancer, en l'an 548.

Mais les poètes ne sont point forcés, quand ils n'ont d'autre but de nous amuser, de ne pas mentir à l'histoire. M. Sardou n'a jamais eu l'intention de resser bon ami avec Procope. Il est bien trop habile charpentier pour se contenter d'une mort bourgeoise, d'une chute cancéreuse, qui ferait tout au plus le bonheur de M. Zola. Dans une Byzance merveilleusement reconstituée par le pinceau, il a fait évoluer des personnages vêtus de costumes aussi riches qu'historiques, puisant aux meilleures sources, s'entourant des documents incontestables: les sculptures de Tagrata, la fameuse mosaïque de Ravenne, sainte Sophie, puis les poètes, ces peintres dont il faut se défier. Il n'y a pas à douter: nous sommes transportés à Byzance; voici les custodes en tuniques brodées, les crocodiles fauves, sombres, bien musclés; les praticiens aux riches manteaux, les eunuques en robes blanches; les thuriféraires tenant les cassolettes; les solitaires — il y avait déjà des bataillons scolaires — superbes soldats portant l'aigle sur leurs cuirasses d'or vierge. On a constitué jusqu'au manteau bleu, richement brodé, de l'Augusta.

Avant de s'entretenir de l'action, on doit parler des décors et des costumes; à la vérité, ils tiennent, dans ce drame étrange, la plus belle place. Ils aident à l'illusion. Tout académicien qu'il est et érudit, dit-on, M. Sardou ne saurait donner pareille illusion avec son style. Il est coulant, facile, nerveux, il est de Paris, non du Paris de Caribert, qui se nomme encore Lutèce, mais du Paris qui s'appelle boulevard des Italiens.

La pièce de M. Sardou ne sort pas du cadre conventionnel. A tout prendre, il n'y a pas loin de Théodora à Marguerite de Bourgogne. Ces deux royales prostituées ont un amour chaste qui leur cause mille misères littérairement, on ne saurait comparer la *Tour de Nesles* au dernier drame de la Porte St-Martin, quoique Théodora faourmille d'anachronismes.

Si encore M. Sardou s'était attaché à esquisser des caractères. Mais non. Ce n'est pas la vraie Théodora. Cette femme, qui eut jusqu'à quarante amants dans une même journée, blasée sur les jouissances matérielles de l'amour, s'est éprise du jeune Andréas, on ne sait ni pourquoi ni comment. M. Sardou dit que c'était un jour de tremblement de terre. De ce que le sol chancelle ce n'est pas une raison pour que le bon sens chancelle aussi. Au lieu de nous faire assister pendant une heure, à une audience qui ne nous a rien appris que n'a-t-il expliqué l'amour de Théodora pour Andréas et rendu acceptable un dévouement qui touche au sublime?

Andréas n'est pas un conspirateur très sérieux; son premier soin est de raconter à une maîtresse qu'il a rencontrée sous les portiques, ses projets criminels, le nom de ses complices et le reste. Ce grec éloquent, comme Juvénal dont il récite quelques pages pastichées fort habilement, est bavard comme une femme, mais c'est de la convention, il n'y a rien à dire.

Une seule figure est juste: celle de l'empereur. Le poète et l'acteur ont rendu le Justinien de l'histoire. L'acteur, M. Garnier, a le masque farouche, dur, orgueilleux des Césars; c'est une médaille antique. Il a la voix, les effarements du poltron, cependant habitué à commander en maître; le geste impérial et sobre.

Mais la véritable triomphante c'est encore Sarah. La pièce a été écrite pour elle. L'auteur a joué d'elle comme d'un clavier, employant toutes les ressources aux inflexions multiples, de ce corps si bizarrement déhanché et bien fait pour

les enlacements, les griseries du tête-à-tête, les duos chantés par les yeux, par les lèvres, par la gorge, par tout l'être frémissant. Du talent de la comédienne, M. Sardou n'a mis en relief que les côtés étranges et ravissants et, par une habileté dont il tirera grand profit, il a su faire servir au mieux des intérêts de sa pièce, ce que ce talent si en dehors a parfois de choquant et de maniéré.

Pour Sarah, jamais gloire ne fut plus indiscutable; mais jamais, non plus, elle n'eût à être si elle-même. Impérieuse, fantasques, gamine, cruelle, passionnée, sceptique, délirante, elle égrène le chapelet de ces passions qu'elle ressent, autant comme femme que comme tragédienne. Ce que Théodora dit à Andréas, Sarah l'a dit ailleurs et à d'autres. Elle nous a trop laissé voir dans sa vie pour que nous ne saisissions pas pas le secret de ce réalisme troublant. L'auteur sait mieux que personne l'immortalité des sottises du cœur et le pègre de parenté qui existe entre le jardin de Styrax et le rocher de Sainte-Adresse, entre le poète blasphémant l'empereur et le poète blasphémant les dieux, entre Théodora, dont Byzance sait les amours, toutes les amours, entre Théodora chanoine, déshabillée par des mains indécrottes, etc...

Sarah-Bernadt a été superbe jusqu'à la dernière minute de son agonie, quand l'image de la vie si brusquement rompue l'épouvante et qu'à genoux sur le corps de son amant, elle relève ses lourds cheveux roux, détache son collier de perles, ouvre sa chemise et offre à la mort cette gorge tant de fois offerte à l'amour.

OCTAVE LEBESGUE.

LES FILATURES D'INDEX



Index file les mouchards pour le compte du *Cri du Peuple*. Ses filatures constituent les notes de la contre-police révolutionnaire. C'est affaire à lui et nous nous gardions de le déranger dans ses occupations badine, si, avec le secret désir de desservir la police, il ne la servait.

Ses filatures sont des idylles, elles nous font voir le mouchard en rose; cet être abject que nous haïssons de toutes nos forces devient un être inoffensif, bâillant aux corneilles, fumant des cigares d'un sou et crachant dans l'eau pour faire des ronds. Ce misérable, pour qui nous serions sans pitié, vu à travers ce prisme enchanteur, nous désarme. Index a filé Le Génissel. Qu'a-t-il vu? «Pincé, mardi dernier, 23 décembre, à huit heures un quart, au bas de l'avenue des Gobelins. Est entré chez le boulanger qui fait le coin de la rue Monge; a acheté un croissant et a remonté la rue Sainte Pélagie. A sifflé le vin blanc au débit de vins et de tabac, puis a continué son chemin jusqu'à la place Maubert, qu'il a traversé en pressant le pas. A passé le pont et pris la place du Parvis...»

Des moutons de M. Camescasse, M. Index fait des agneaux.

Javert nous apparaissait sombre, redoutable, l'œil aux aguets, préparant des actions noires. Eh bien! nous nous abusons: c'est un citoyen paisible qui mange un croissant, boit un petit verre et, tranquille comme un honnête homme, rentre, sur le coup de neuf heures, au bureau du patron.

Les mouchards du *Cri du Peuple* sont le pendant des gendarmes de la *Vie Parisienne*. Ils ne leur manque que la musique d'Offenbach.

COGNE-MOU.

LES DÉSHERITÉS

La foule monte, humaine crue,
Avec des rires triomphants.

Depuis le matin, dans la rue,
Ils s'en vont les pauvres enfants.

Lyon en fête est plein de charmes,
Ils se promènent, étourdis,
Les yeux obscurcis par les larmes,
Par la convoitise agrandis.

La plus petite est occupée,
Avec un charmant embarras,
Vers une brillante poupée
A tendre ses tout petits bras.

Le gamin, collant sur la glace
Son œil que la faim rend hagard,
Sur quelque pantin qui grimace
Laisse errer un vague regard.

Possez, pauvres enfants étiques,
Passez devant ces beaux joujoux;
Les merveilles de nos boutiques,
Parias, ne sont pas pour vous.

... O nuit des cervelles confuses!
Tu prépares des révoltés,
Société, quand tu refuses
De la joie aux déshérités!

FANTASIO.

Léon le protégé de Jules

Jules tient Léon pour un politique éclairé, pour un pape bien sage; il l'a déclaré du haut de la tribune française. L'Officiel a envoyé son ministériel salut au Vati-

can. Parlementairement, Jules a baisé la mule de Léon; il est homme à ne pas s'arrêter en si beau chemin, il baisera tout ce que le pape voudra.

Or, Léon a fait un discours très violent, en réponse aux félicitations du cardinal Socconi; il a dit son fait, ce pape très sage, au gouvernement du roi Humbert, il a réclamé, ce pape éclairé, le pouvoir temporel.

Il veut que l'on purge Rome. Rome n'est plus habitable. On y a construit des temples hérétiques et l'on va pouvoir y divorcer.

Si Jules est logique, il délivrera Léon et couronnera toutes ses expéditions fantaisistes par une expédition de Rome.

GNAFRON.

CABOTINS

Paillasse, tu es roi, car tu es monté sur un tréteau, tu fais la parade et tu commandes à la grosse caisse. Quand tu revêtis la casaque bariolée, tu savais, ô profond génie, que la foule ne change point, qu'elle fut, qu'elle est, qu'elle sera et gobeuse et musarde et badaude; qu'on tient son nez en l'air avec des chimériques papillons, et qu'elle restera bouche bée des siècles et encore des siècles devant n'importe quoi, pourvu que ce soit futile, superficiel et niais. Tu savais, ô philosophe cruel et profond, qu'elle raffole des couleurs voyantes, des contes à mourir debout et des boniments étourdissants; tu savais qu'elle avait plus facilement des couleurs que ton second, le sauvage, n'avaie des étoupes et que rien n'était plus aisé, avec un peu d'habileté, que de lui faire prendre toutes les vessies du monde pour des lanternes.

Or, tu régnes, Paillasse. Paillasse 1er et unique, sans commencement ni fin, né avec l'homme, comme l'orgueil, tu lui survivras d'un quart d'heure. Ton pouvoir ne fut jamais moins contestable ni moins contesté. Le progrès a mis à ta disposition toutes ses merveilles: le télégraphe, le téléphone, le chemin de fer, les bateaux à vapeur et les journaux qui tirent à un nombre infini d'exemplaires. Ainsi, Paris soleil du monde, Paris avant-garde des nations civilisées, s'est courbé sous ta loi, platement, lâchement, bêtement. Paris, toute une journée, pour Richepin a eu les yeux de dona Sol.

Paris n'a vécu que de lui: l'électricité, la poste, la vapeur, tout a été mis à contribution pour Richepin. On a télégraphié au fin fond de l'Algérie; on a envoyé des reporters en Auvergne. Et Richepin étant devenu fou, la France a perdu sa raison. Or, Richepin n'est pas fou. Et voilà que les journaux sont pleins de cet événement: la prétendue folie de M. Richepin.

Paillasse! paillasse! tape donc sur la grosse caisse!

La fugue d'un cabotin, il y a de quoi mettre Paris en joie. On oublie l'Allemagne, le Sénat, le Congo, le choléra, et l'année qui râle et le siècle qui meurt. On oublie les plaintes sourdes du faubourg, la crise épouvantable qui nous tenaille, la banqueroute qui se dessine, le krach qui emportera tout. Ce qui intéresse, c'est Richepin. Songez donc, on dit que Richepin s'est fait tailler les cheveux.

Comme Samson. On ne craignait point cependant qu'il ébranlât les colonnes en carton pierre du temple du faux-art. Mais on soupçonne Dalila d'avoir tendu les ciseaux.

Et les commentaires revont leur train. Les torchons politiques se mêlent aux torchons roussis du ménage de Sainte-Adresse. On va recommencer à déballer toute la vaissellerie intime. La grosse caisse aura pour accompagnement un bruit de cuvettes et de pot à eau.

Des noms, des personnalités, un tel, une telle. Des causeries d'alcôve, des potins de coulisse, c'est la besogne ordinaire. Tapage frivole, sans portée, mais commode. Exprimer une idée, c'est difficile; analyser une sensation, c'est le talent des forts. Faire œuvre utile, à quoi bon? On aime le bruit, on n'écoute que le bruit. Dans la foire, la foule va à la baraque où la grosse caisse fait le plus de tapage, et de préférence où brille un foyer électrique tellement lumineux qu'il aveugle et fait voir trente-six chandelles là où il y a à peine un malheureux quinquet.

Que dit Paillasse? A-t-il de l'esprit? Qu'en ferait-il? Monté sur des planches: il est cabotin. On ne lui en demande pas plus. Roi du cabotinage, c'est être roi légitime; la société appartient aux cabotins.

Et le pire, c'est que le mal gagne; il n'était que bourgeois, il devient populaire.

Le cabotinage se glisse parmi ceux qui parlaient jadis pour dire quelque chose et, faute de savoir du mauvais latin, s'exprimaient en très bon français. Ils disaient simplement leurs souffrances, étant tout uniment les députés

des douleurs anonymes, des sans-souliers et des sans-nom. Et voilà que pour avoir fréquenté l'Ambigu et trop écouté Paillasse, beaucoup sont cabotins aussi.

Qu'on regarde en haut, qu'on regarde en bas, on ne se heurte qu'à des masques. Les figures ne traduisent pas un sentiment, elles grimacent. Il y a en tout de l'affectation, le souci de plaire à la galerie, le besoin de jouer un rôle. Et Paillasse endosse parfois une blouse.

Qu'y faire? C'est le mal à la mode: un produit de la névrose. Nous ne sommes que des cabotins. Nous n'avons pas d'oreilles pour qui nous crie sa peine sans phrases, nous n'avons pas d'yeux pour qui nous étale sa misère sans pose.

La grosse caisse fait un bruit du diable, le gong résonne comme un glas. Nos drapeaux sont des fractions d'oripeaux. Ce n'est pas un monde qui s'en va, ce sont des tréteaux qui s'écroulent.

COGNE-DRU.

LE PETIT CHAPEAU

C'est inouï, invraisemblable, incroyable, stupéfiant. J'épuiserais en vain tous les adjectifs de M^{me} de Sévigné avant de qualifier le dernier haut fait d'Anastase. Ce prénom folâtre désigne une sorte de duègne, plus communément appelée Censure. Car, en vérité, je vous le dis: les Césars passeront, mais la censure ne passera point.

De facétieux garçons, dans une revue de fin d'année, avaient eu l'idée de représenter Victor coiffé du classique petit chapeau.

La censure a ôté le chapeau.

Nous croyions avoir le droit de nous coiffer à présent à notre guise et de mettre même, si bon nous semblait, le petit chapeau du petit caporal. Non. Respect à la coiffure traditionnelle des Bonapartes.

Ce chapeau-là, c'est celui de Gessler: on ne nous contraint pas à le saluer — nous avons fait trois révolutions — mais on nous oblige à n'en pas rire.

Paillasse, s'il lui plaît d'amuser les foules, se couvrira de la couronne de Charlemagne, du feutre empanaché de Henri IV, du foulard de Marat, de la perruque de Danton, mais qu'il ne s'avise pas de porter une main sacrilège sur le chapeau de la légende, celui dans lequel cet autre paillasse couronné, Napoléon III, un jour qu'il débarquait à Boulogne, déposa un morceau de lard.

Mais la censure ignore peut-être que nous avons fait le 4 septembre.

Les hommes qui tiennent les ciseaux pour son compte sont ceux qui jadis les tenaient sous l'Empire. Leur vétusté et leur ignorance nous permettent de croire qu'ils lisent peu les feuilles publiques et mettent rarement le nez dehors. Ils savent seulement par le garçon de bureau que nous jouissons de deux Chambres, dont un Sénat, que notre Mexique s'appelle le Tonkin, que notre Rouher se nomme Ferry; qu'il a des prisonniers politiques à Sainte-Pélagie, que les sergents de ville assomment les passants.

Si tout ça n'est pas l'Empire, qu'est-ce que c'est?

Censeurs, vous êtes des gens sensés, vous êtes des gens logiques: nous pastichons assez le césarisme pour respecter le petit chapeau.

CHAMPAVERT.

BREVETS DE CIVISME

Toulon a distribué des certificats de civisme aux citoyens qui se sont distingués pendant l'épidémie. Le conseil municipal a cru devoir frapper des médailles de vermeil et des médailles d'argent. Il n'y a pas eu égalité dans les dévouements; il y a des dévouements de première classe et des dévouements de seconde classe.

Si encore les édiles toulonnais avaient distribué leurs distinctions selon la plus grande somme d'héroïsme ou le plus profond dédain du danger, pour être puérile, la classification eût été excusable. Mais point. Ils n'ont tenu compte que de la situation du décoré. Est-il ministre? Est-il cordonnier? Tout est là; on ne peut pas mêler la soie et le coton. Un dévouement d'amiral est autrement cher qu'un dévouement de pauvre homme. A la réalité, il y a une différence dans les chances de mort courues. Tandis que les frotteurs de Bon-Rencontre — médailles d'argent — étaient en rapport constant avec la mort, M. Krantz, préfet maritime — médaille de vermeil — se tenait à l'écart, dans son cabinet, protégé par un triple cordon sanitaire. Le gain n'est-il pas toujours en raison inverse des services rendus? A qui se dévoua le moins, on devait le plus précieux métal.

COGNE-DRU

L'HIVER

Le givre a broderie et dentelle argentée,
Frileux, avant coureur des grands frimats du Nord,
Arrive, ce matin, par la bise qui mord,
Dans la malle des os, en sa course indomptée!

Que deviendront donc ceux que maltraite le sort
Dont la jeune famille est encore augmentée
D'une humble créature en souffrance allaitée,
Car la huche est sans pain, l'âtre sans bois est mort.

Producteur sans merci, les reins cachés à peine
Vous allez grelottants avant l'aube à la peine
Jusqu'aux jours où vos corps seront livrés aux vers;

Tandis que dans les bals, étalant leurs parures,
Ne voyant dans le froid que prétexte à fourrures,
Il en est qui font fête au retour des hivers.

DUR-A-CUIRE

« POETE, PREND TON LUTH! »

Avis aux chansonniers amateurs — mais en est-il d'autres? La Lice chansonnière ouvre un concours de chanson, concours secret. Les manuscrits, déposés chez M. Emile Cahen, 347, rue Saint-Martin, seront lus scrupuleusement, et le Béranger élu aura pour prix le Musée des chansons de M. de Gonet, ouvrage bizarre, luxueux, orné de 45 eaux-fortes, très grandes, et d'un prix tel, qu'un chansonnier, en général pauvre de bourse, ne peut le devoir qu'aux millions de ses rimes.

VIEILLE CHARGE



Il n'est pas sans intérêt aujourd'hui de voir en quoi consistait cet exercice lors des grandes guerres de Louis XIV. Le voici, d'après les *Travaux de Mars*, par Allain Manesson Mallet, maître de mathématiques des pages de la petite écurie de Sa Majesté, ci-devant ingénieur et sergent-major d'artillerie en Portugal (Paris, 1684, 3 vol. in-4°).

1. Portez la main droite au mousquet; 2. haut le mousquet; 3. joignez la main gauche au mousquet; 4. pressez la mèche; 5. mettez la sur le serpent; 6. compas-ez la mèche; 7. mettez les deux doigts sur le bassinet; 8. soufflez la mèche; 9. en joue; 10. tirez; 11. retirez vos armes; 12. reprenz la mèche; 13. remettez-la en son lieu; 14. soufflez sur le bassinet; 15. prenez le poulvérin; 16. amorcez; 17. fermez le bassinet; 18. soufflez sur le bassinet; 19. passez le mousquet du côté de l'épée; 20. prenez le fournement (étui contenant une cartouche); 21. mettez-le dans le canon; 22. laissez tomber la poudre dans le canon; 23. remettez le fournement en son lieu; 24. tirez la baguette; 25. haut la baguette; 26. raccourcissez la baguette; 27. mettez-la dans le canon; 28. bourrez; 29. retirez la baguette; 30. raccourcissez la baguette; 31. remettez-la en son lieu; 32. portez la main droite au mousquet; 33. haut le mousquet; 34. mousquet sur l'épaule.

Que de progrès accomplis depuis deux cents ans dans le maniement des armes à feu et dans l'art de se fusiller les uns aux autres!

CHAMPAVERT.

GUSTAVE FERRIEUX
Rédacteur général de l'Ancien
Guignol.



OMELETTE DU JOUR

Un âne voulut caresser sa maîtresse... Lisez donc La Fontaine.

Le Figaro veut faire un compliment à madame Ugalde: « Vint ensuite le tour de Mme Ugalde, dans les Chevaliers de la Table-Ronde, que personne ne reconnut qu'en l'entendant chanter, tellement elle est devenue jolie! » Bah! elle était si laide que ça?

Les fidèles ont écouté la messe de minuit dans différentes églises.

On a chanté le fameux Noël d'Adam. A Saint-Nizier l'affluence était considérable. La messe finie, on est allé chez le charcutier et après avoir adoré le Jésus, on a fait les yeux doux au cochon.

???

Un toast de M. Métivier :

« Je lève mon verre en l'honneur de notre éminent ami M. Spuller, et, dans sa personne, je bois à l'Union républicaine. »

M. Métivier prendrait-il M. Spuller pour une gourde ?

DISTRACTION



Elle est vieille, très vieille, elle radote un peu. A la vieillesse on doit pardonner. Pauvre Patrie ! elle frise la cinquantaine, savez-vous ? Etant jeune, elle a fait la vie, sous l'empire elle s'est usée. S'en est-elle donné avec ce gueux Constitutionnel ! Souvenez-vous-en ! Souvenez-vous-en.

L'enfance est venue ; elle est gâteuse, elle ânonne. Ainsi hier, elle publiait ces deux dépêches l'une au-dessous de l'autre :

Douvres, 18 décembre.

Les officiers de la douane, en visitant hier des marchandises débarquées du continent, ont trouvé une caisse renfermant environ deux cents livres de dynamite. Le contenu de la caisse avait été déclaré comme ferblanc.

Londres, 19 décembre.

Il résulte des avis de Douvres que la caisse de matière explosible saisie à la douane n'était pas de la dynamite, mais de la poudre de mine envoyée à une maison bien connue à Londres.

Ça nous rappelle une anecdote de grand'mère. Oh ! la Patrie doit la connaître.

Un bonhomme avait perdu sa tabatière, il croyait l'avoir laissée chez un ami ; il écrivit à cet ami :

« Cherchez donc chez vous ; j'ai dû y laisser ma tabatière. » En prenant de la poudre pour sécher l'encre, il met la main sur la tabatière perdue. Aussitôt, il ajoute ce post-scriptum : « Ne cherchez pas, je l'ai retrouvée. » Puis, il plie la lettre et l'envoie

La Patrie a de ces distractions. Elle écrit : « On a trouvé de la dynamite, » et quatre lignes plus bas : « Vérification faite, c'est du poivre pilé ! »

CADRE.

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

Nous avons eu samedi soir une représentation de comédie au Grand-Théâtre, M. Achard et sa troupe nous ont donné une bien vieille pièce de Dumas, *Monseigneur Alphonse*, et aussi une Comédie que nous avons eu cette année aux Célestins, *Jonathan*. Peu de monde était venu à la représentation, de cette soirée extraordinaire, ce qui prouve une fois de plus que les troupes de passage, qui font les délices de Grenoble ou de Carpentras, ont peu de chances de réussir à Lyon.

Ici en effet nous avons une bonne troupe de Comédie, qui joue convenablement le répertoire, — quand par hasard on joue le répertoire de comédie — et cela sur la seule scène qui convienne à ce genre de spectacle ; ainsi quand une troupe, même très convenable, comme celle de M. Achard, vient donner une soirée ou deux, le public s'abstient. Que telle ou telle étoile parisienne vienne se faire applaudir chez nous, c'est là une bonne fortune dont les Lyonnais seront toujours heureux de profiter, et cela d'autant mieux que le dit sujet, au lieu d'amener des comparses insuffisants, prendra dans nos troupes des Célestins ou du Grand-Théâtre les rôles secondaires nécessaires.

Je ne dis pas cela pour la troupe de samedi qui présentait un ensemble satisfaisant ; à côté de l'excellent comédien M. Achard, nous avons revu notre comique de l'année dernière, M. Malard. Son séjour à Paris ne l'a pas changé ; c'est bien toujours le même jeu et la même voix traînante interrompue de temps à autres par les petits cris suraigus qu'on lui connaît. Dans certains rôles c'est parfait et l'on se rappelle encore le succès qu'il obtint dans *Ma Camarade* mais dans le rôle du capitaine de *Jonathan* ; je préfère la rondeur pleine de bonhomie de notre capitaine des Célestins qui s'appelle Dalbert.

Les représentations d'opéra un instant paralysées par les indispositions de MM. Massard et Queyrel, vont reprendre leur cours ; à bientôt les premières de *Sigurd*, grand opéra en cinq actes, *Lucie de Lamermoor* et *Hamlet*.

Demain, Vendredi, reprise du *Trouvère*.

CÉLESTINS

Aux Célestins, *Perrache-Brotteaux* fait tous les soirs sale comble. A cela rien d'étonnant, car si les auteurs n'ont

pas fait preuve d'esprit, les artistes du moins ont tiré un excellent parti de leurs pauvres rôles ; grâce à MM. Mercier, Demey, Fort, Hoitinger, le public trouve drôle des calembours qui sont simplement détestables ; quand à la gracieuse M^{me} Beillard, elle dit si bien les couplets qu'elle fait trouver charmants même les plus... écoporifiques.

Du reste la direction a fait grandement les choses pour *Perrache-Brotteaux* ; décors et costumes splendides ; tout est neuf et très réussi. Voilà du temps pour préparer quelques bonnes comédies, qui, ces temps-ci, ont été un peu délaissées aux Célestins.

CIRQUE BELLECOUR

Quoiqu'en disent les auteurs de *Perrache-Brotteaux* ou du *Rhône s'amuse* — questions de boutiques — le Théâtre Bellecour transformé en cirque est tout simplement merveilleux. Et jamais un spectateur de ce genre de spectacle n'a du trouver pareil confortable pour assister aux exercices de telle ou telle écuyère.

La troupe de M. Renard est du reste aujourd'hui capable de rivaliser d'adresse et d'entrain avec n'importe quelle autre. M^{me} E. Guerra, montant ses chevaux de haute-école, M. Romero, l'intrépide gymnasiarque, les frères Lée, Revellé et tous les autres sujets sont rappelés chaque soir.

Nul doute que le public ne prenne l'habitude de venir au Cirque Bellecour dont la situation est la plus favorable.

CIRQUE RANCY (avenue de Saxe)

Tous les soirs à 8 heures, grande fête équestre. Les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 heures, après midi, la salle sera éclairée au gaz, et toutes les attractions y prendront part.

CIRQUE PLEGE (cours du Midi, côté Rhône)

Tous les soirs, à 8 heures, représentation. Les jeudis et dimanches, deux représentations, la première à 3 heures, la seconde à 8 heures.

THÉÂTRE-GUIGNOL (du passage de l'Argue)

Tous les soirs à 8 heures représentation variée. Prochainement *la Tour de Nesle* grande parodie en 6 tableaux.

POLYTE DU PLATEAU.

Le Rédacteur-Gérant, FERRIEUX.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONTRÉS

DÉPÔT GÉNÉRAL : RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon

Pharmacie du Bât-d'argent, rue Bât-d'argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des *Dragées à base de Valériane de zinc* et des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX : 3 francs.

Migraines
Névralgies
Névroses

LOTÉRIE TUNISIENNE

L'AGENCE V. FOURNIER, rue Confort, 14, informe le public qu'elle délivre toujours des **billets partiels** de cette loterie au prix de 3 fr. le cent.

Nous rappelons les avantages offerts par cette combinaison.

Le billet partiel est la centième partie du billet entier et donne droit en cas de gain, au centième du lot sorti.

Chaque centaine de billets se compose de cent numéros différents et offre, par conséquent, cent chances de gain au tirage définitif qui aura lieu le 18 décembre prochain.

On sait que ce tirage comprend : cinq gros lots de 100.000 fr., deux gros lots de 50.000 fr., quatre de 25.000 fr., dix de 10.000 fr., cent de 1.000 fr., et deux cents de 500 f.

En vente à l'Agence V. Fournier au prix de 3 fr. LES CENTS BILLETS ASSORTIS.

Envoi franco à domicile contre 4 fr. 25 le cent.

BANQUE VICTORIA

(Fondée en France en 1860)

Vente à crédit d'obligations Françaises de premier ordre. Titres placés sous le contrôle permanent du souscripteur. Paiement des intérêts et participation à tous les tirages aussitôt le quatrième versement effectué. Succursale à Lyon, 7, rue Jean-de-Tournes.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Il sera payé à partir du 2 janvier prochain : A la Banque transatlantique, 4, rue Halévy (Paris).

A la Société Générale, au Crédit Lyonnais et dans leurs succursales,

Un à compte de :

15,000 fr. par action nominative.

14,525 fr. par action au porteur (coupon n° 47).

Un intérêt semestriel de :

12,125 fr. par obligation nominative.

11,652 fr. par obligation au porteur (coupon n° 10).

Loterie des ARTS DÉCORATIFS

Tirage complémentaire

31 DÉCEMBRE 1884

Un gros lot de 500,000 fr.

1 gros lot de 100,000 fr. 1 gros lot de 10,000 fr.
1 gros lot de 20,000 fr. 21 lots de 1,000 fr.
2 gros lots de 25,000 fr. 80 lots de 1,000 fr.

Au total, 106 lots formant 770,000 fr. payables en argent à la Banque de France.

Avis important. — Tous les billets vendus depuis le commencement de l'émission participeront à ce tirage au même titre que les 2 603,028 billets non placés lors du présent tirage. Le billet : UN franc. — En vente chez tous les marchands de tabac. — On peut se les procurer directement par lettre adressée à M. H. AVENEL, directeur de la Loterie, au palais-de-l'industrie, Champs-Élysées, Paris.

AU CHINOIS

PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau. Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

A vendre à l'amiable

ensemble ou séparément

L'IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

ET

Le Journal de Loir-et-Cher

Exploités à BLOIS (Loir-et-Cher) depuis plus de 50 ans, et depuis 24 ans sous la raison sociale LECECNE et C^{ie}, arrivées au terme de son expiration.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Lecesne, imprimeurs à Blois, rue Denis-Papin, 13.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT
BENIER

Exiger le véritable nom

EN VENTE A L'AGENCE VICTOR FOURNIER

14, rue Confort, 14, Lyon

BILLETS DES LOTÉRIES

TUNISIENNE. Tirage 18 décembre.

ARTS DÉCORATIFS. . Tirage 31 décembre.

LORRAINE 350.000 fr. de lots (3 tir.)

EXPOSITION de NICE 120.000 fr. de lots

ARTS INDUSTRIELS. Tirage prochain.

Prix des cinq billets assortis : 4. 50

Envoi franco à domicile contre 4. 75 en timbres ou mandat-poste

Ferrieu